**Eighteenth-Century Fiction**

Volume 23 | Issue 1 Article 16

9-24-2010

# Compte rendu: Stéphan Pascau, *Écrire et s'enfuir, dans l'ombre des Lumières: Henri-Joseph Dulaurens (1719–1793)*

Édouard Langille
*St. Francis Xavier University*

Recommended Citation
Langille, Édouard (2010) "Compte rendu: Stéphan Pascau, *Écrire et s'enfuir, dans l'ombre des Lumières: Henri-Joseph Dulaurens (1719–1793)*," *Eighteenth-Century Fiction*: Vol. 23: Iss. 1, Article 16.
Available at: http://digitalcommons.mcmaster.ca/ecf/vol23/iss1/16

Copyright ©2013 by Eighteenth-Century Fiction, McMaster University. This Article is brought to you by DigitalCommons@McMaster. It has been accepted for inclusion in Eighteenth-Century Fiction by an authorized administrator of DigitalCommons@McMaster. For more information, please contact scom@mcmaster.ca.

Compte rendu: Stéphan Pascau, *Écrire et s'enfuir, dans l'ombre des Lumières: Henri-Joseph Dulaurens (1719–1793)*

This article is available in Eighteenth-Century Fiction: http://digitalcommons.mcmaster.ca/ecf/vol23/iss1/16

Stéphan Pascau. *Écrire et s'enfuir, dans l'ombre des Lumières: Henri-Joseph Dulaurens (1719–1793)*. Paris: Les Points sur les I Éditions, 2009. 320pp. 25€. ISBN 978-2-35930-002-4.

Stéphan Pascau continue de rendre hommage à Henri-Joseph Dulaurens en publiant l'an passé, *Écrire et s'enfuir, dans l'ombre des Lumières: Henri-Joseph Dulaurens (1719–1793)*. C'est la suite de son *Henri-Joseph Dulaurens (1719-1793): Réhabilitation d'une œuvre*, publié chez Champion en 2006. Ce dernier ouvrage établissait pour la première fois les « œuvres complètes » d'un auteur méconnu, même des dixhuitiémistes avertis, et annonçait la suite que voici.

Participant d'une recherche d'histoire et de critique littéraires, ce récent volet des travaux de Pascau propose une lecture unificatrice d'une œuvre qualifiée, à juste titre, de bigarrée. Le projet est fort bien mené. Si Dulaurens défie un classement de type « Lagarde et Michard », on ne le récupère pas moins dans le sillage de la littérature subversive (1740–70), textes de toutes sortes qui alimenteront l'esprit de la Révolution. Procédant alors à la mise en place de la biographie de Dulaurens, Pascau place son auteur sous le signe de la marginalité, en quoi il ressemble au non moins extravagant Fougeret de Monbron (1706–60), lui aussi poursuivi par les autorités pour ses écrits licencieux. On constate dans un cas comme dans l'autre, la même insatisfaction, la même verve satirique, et la même fuite devant la répression policière. Pour emprunter une formule de Franco Venturi, nous dirons que ces deux auteurs incarnent la « révolte » des années 1750–60. Révolte sentie dans tous les milieux littéraires—rappelons les déboires des encyclopédistes—mais vécue intensément par tout un « gibier à police » dans le monde de la littérature clandestine. On relira donc les pages que Venturi y consacre: « Ces accrochages avec la police sont un exemple caractéristique des rapports entre l'autorité et les écrivains à cette époque […] d'une génération qui s'est sentie comme prisonnière de Paris et de la France » (*Europe des Lumières: recherches sur le 18e siècle* [Paris, La Haye: Mouton, 1971], 93). Frondeur-né, le portrait qu'on laisse de Dulaurens est bien celui d'un homme incapable de se soumettre à l'autorité.

Henri-Joseph Laurent naquit à Douai en 1719. Son frère, médecin de la Marine royale et maire de Rochefort, change le patronyme de « Laurent » en Dulaurens. (Notons au passage que notre auteur n'a signé aucun de ses textes de son nom mais a toujours eu recours à des noms de plume farfelus tels que d'Henriville, M. L***, Monsieur D***, Brise-Crosses, Modeste-Tranquille Xan[g]-Xung. Ce sont plutôt les éditeurs, lors de rééditions non contrôlées par l'auteur qui ont affublé Henri-Joseph du pseudonyme « commercial » de Dulaurens.) Mais pour en revenir au jeune Henri-Joseph, celui-ci présente de rares et

précoces dispositions. À peine âgé de dix-huit ans, il fait profession solennelle chez les chanoines réguliers de la Trinité. Six ans plus tard il devient diacre, mais son esprit caustique lui attire bientôt l'hostilité de ses supérieurs. S'attaquant publiquement et de façon réitérée au jésuite Duplessis, Dulaurens finit par se faire haïr de la congrégation. Dans un effort pour le faire plier à ses volontés, celle-ci lui infligea des punitions d'une rare cruauté, cruauté dont, nous dit Pascau, l'œuvre de Dulaurens conserve le souvenir. Dans sa *Galerie douasienne* (1844) H. Duthilloeul explique que dans un premier temps on soumettait le prêtre rebelle à des punitions communes: « Mais ces punitions ne pouvant suffire à maîtriser l'âcreté de son esprit et la fougue de son caractère, on inventa pour lui une punition particulière. Dans une chambre vaste, au premier du couvent, les Trinitaires firent établir une cage en bois, séparée des quatre murs par un espace égal, suspendue au plafond, et n'atteignant pas le sol; on la garnit d'une couchette et on y enferma Laurens, sans lui laisser les moyens d'écrire. Il vécut plusieurs mois dans cette singulière prison » (21). Il est donc facile de comprendre pourquoi Dulaurens demande à changer d'ordre ! Quand on lui refuse cette permission, il prend le parti de s'enfuir. Il s'installe d'abord quelques mois à Paris où il rédige et publie la première suite du *Candide* de Voltaire (1760). C'est aussi à Paris qu'il collabore avec le jeune Groubentall de Linière à la rédaction des *Jésuitiques*, poème jugé irréligieux et immoral. Craignant une lettre de cachet, il se réfugie en Hollande et se met aussitôt aux gages des libraires d'Amsterdam (chez Marc-Michel Rey de 1761 à 1763), de Liège et de Francfort, mais sans pouvoir sortir de l'indigence. Il publie alors une édition augmentée des *Jésuitiques* ainsi que le *Balai* (1761), poème héroï-comique en 18 chants inspiré de *La Pucelle* de Voltaire. En 1763 il publia *L'Arrétin* et commença *La Chandelle d'Arras*, achevé en 1765. La même année sort *Imirce ou la Fille de la nature*, et, un an plus tard, son chef d'œuvre, *Le Compère Mathieu, ou les Bigarrures de l'esprit humain*. Enfin paraissent en 1767 *Je suis Pucelle, histoire véritable* et *L'Antipapisme révélé, ou les rêves de l'antipapiste*. Dénoncé en décembre 1765 à la chambre ecclésiastique de Mayence comme auteur d'ouvrages impies, il est condamné à la prison perpétuelle (30 août 1767) et enfermé à Mayence. Il présente alors des signes de délire. À partir de 1788, il purge sa peine au couvent surveillé de Marienborn, où il meurt en 1793 à l'âge de 74 ans. Au moment de son arrestation il préparait un *Dictionnaire de l'esprit*. Ce dernier ouvrage est resté inédit, le manuscrit étant conservé dans les archives diocésaines de Mayence.

D'après Stéphan Pascau l'œuvre de Dulaurens relève de l'image de la fuite au sens pascalien de ce terme. Fuite devant les contraintes d'une vie religieuse forcée (25), fuite devant l'autorité, devant les bienséances, fuite vers des terres inconnues (86), vers l'onirisme (226), fuite, enfin, dans la folie (265). Rappelons à ce titre, l'importance du

*Compère Mathieu*, « roman de la route », qui, au dire des Goncourt, est « d'un romancier qui a mené *Gil Blas* à *Jacques le Fataliste* ». Quant à la fuite « philosophique » de Dulaurens, Pascau émet ce jugement que l'on pourrait facilement appliquer à tout le corpus des textes à l'étude. « Ce diable d'auteur, écrit-il, explore tous les systèmes possibles, allant jusqu'à mêler dans une même équipe d'aventuriers philosophes, les représentants des modes de pensée les plus disparates ou les plus opposés. Aucune règle de conduite ne semble cependant obtenir sa faveur » (95). À la lecture de tels passages on est tenté d'ajouter à la liste des fuites la « fuite anarchique »! Il est cependant fascinant de relever chez Dulaurens la réception des grands textes classiques. Voltaire y est certes bien représenté, mais Rabelais aussi dont Dulaurens s'est largement inspiré. Or c'est sans aucun doute dans le domaine de la réception littéraire qu'il reste bien des choses à dire sur le compte de ce « moine défroqué nommé Laurent », à qui Voltaire s'amusait à attribuer *L'Ingénu*.

L'étude de Pascau comprend une excellente bibliographie thématique. Y est énumérée l'intégrale des ouvrages relevant de la vie et de l'œuvre de Dulaurens. Le volume comporte également une notice biographique détaillée ainsi que des planches d'illustrations et des fac-similés.

**Édouard Langille** est professeur titulaire de langue et de littérature françaises à St. Francis Xavier University.

Laura J. Rosenthal, ed. *Nightwalkers: Prostitute Narratives from the Eighteenth Century.* Peterborough: Broadview Press, 2008. xxxii+230pp. CAN$32.95. ISBN 978-1-55111-469-9.

Laura J. Rosenthal's edition of eighteenth-century prostitute narratives offers a fine introduction to a fascinating subgenre that could have emerged only in the "hot" literary and sexual climate of the eighteenth century. Blending strategies employed in fiction, autobiography, and, sometimes, spiritual memoir, prostitute narratives captured the imagination of the reading public. As Rosenthal explains, "they offered sensual and sentimental journeys, glimpses into high life and low life, and relentless confrontations with the explosive power of money and the vulnerability of those without it" (ix). Readers of this anthology, however, should not come to it expecting to find any narratives actually written by prostitutes themselves. What we have here is a valuable introduction to the subject and well-chosen and compelling texts that reveal the variety of ways in which the prostitute and prostitution was framed, fictionalized, and moralized during the century.

The excellent introduction provides the critical foundation, with Rosenthal pointing out the popularity of the genre and speculating